

A portrait of Gérald HAYOIS, a middle-aged man with short grey hair, wearing round black-rimmed glasses, a blue collared shirt, and a dark blue ribbed cardigan with a wooden toggle. He is smiling slightly and looking directly at the camera. The background consists of a tree with yellow blossoms.

Interview : Gérald HAYOIS

Enseignant, écrivain, Vincent Flamand, 48 ans, a été prêtre catholique de 2002 à 2008. Toujours passionné par les questions de Dieu et du christianisme, il propose dans son dernier ouvrage, *Quand Dieu s'efface...*, son expérience et sa réflexion hors des sentiers balisés.

Vincent FLAMAND

« AU DÉPART,

LE CHRISTIANISME EST UNE SUBVERSION »

— La question de Dieu, qui est au cœur de votre livre, vous anime depuis longtemps ?

— Depuis presque toujours. J'ai hérité de cette question vécue comme une référence potentiellement vitale ou destructrice. Elle vient de mon terreau familial. Ma mère avait un rapport au christianisme et à l'Église très prégnant, mais douloureux. Elle avait une quête infinie de Dieu qu'elle avait pourtant rejeté, tant elle avait été culpabilisée par certains discours. J'ai hérité de cette ambivalence et, au fur et à mesure de mon parcours, cette question de Dieu comme sens ultime de l'existence et possibilité d'une liberté inouïe est restée toujours présente chez moi.

— Dans le livre, votre rapport au christianisme n'est pas abordé d'un point de vue théorique, mais personnel, intime...

— On peut parler du christianisme comme d'un objet théorique, en faire une thèse universitaire à distance, éventuellement critique. J'en parle plutôt comme un corps à corps en résonance avec ma vie. Pas de manière dégagée. Bien sûr, je lis et réfléchis à son sujet, mais je suis concerné fondamentalement par la question.

— Votre histoire est déterminante ?

— Oui, j'ai des souvenirs très profonds de mon enfance à l'école. En entendant la passion du Christ, par exemple, je ne thématissais pas, mais je ressentais quelque chose de violent. Je vivais une sorte d'identification. Plus tard, je suis devenu plus rebelle, plus critique. J'ai traversé des refus, sans que la question soit évacuée définitivement. Elle a repris place en moi. Mes études de philosophie m'ont permis d'aborder les grandes questions existentielles. Cela a été vital. J'en ai retenu la nécessité du questionnement radical.

— Pourquoi avez-vous voulu devenir prêtre ?

— J'étais toujours en recherche et de manière quasi désespérée. J'avais en moi une soif que rien ne pouvait apaiser. J'avais l'impression que mon existence était absurde, quoi que je fasse. Ce désir de sens était profondément douloureux et m'a amené à toutes sortes d'errances, notamment

« La parole qui me touche est celle qui ne juge pas. »

est celui qui désire rencontrer mon désir ? J'ai voulu alors répondre à cette tendresse infinie, devenir témoin de cet amour inconditionnel ressenti, et, à l'époque, la manière d'y arriver était de devenir prêtre. Cela s'est imposé à moi. Il y a eu comme un retournement. Il m'a paru que cette tendresse n'était pas absurde, mais la trace d'un chemin d'amour infini. Mais j'ignorais ce que prêtre de l'Église

dans l'alcool. Une amie m'a alors suggéré que si j'avais en moi ce désir, il était suscité par quelqu'un, et je me suis posé la question :

catholique voulait dire.

— Aviez-vous besoin d'un cadre et d'une soumission consentie à un certain ordre qui permet, peut-être paradoxalement, une forme différente de liberté ?

— Oui, j'ai toujours été soumis à la grande angoisse de ne pas avoir de limites. J'ai recherché très clairement dans l'Église catholique un cadre et une certaine autorité. Je suis très heureux de les avoir trouvés. C'est pourquoi je n'ai aucune rancune envers l'Église, je suis même plein de gratitude. Je n'ai pas de grief. Ce cadre m'a permis de me structurer et de prendre la liberté de la quitter. Je pense aussi que j'ai, quelque part, embrassé la voie cléricale pour échapper à ma mère. Pendant ces six ans de prêtrise, j'ai toujours eu une très grande liberté au sein de l'évêché de Liège. J'étais vicaire à mi-temps à Flémalle, dans la banlieue rouge, dans des endroits très « rock and roll ». On était très lié à une pastorale qui visait à rejoindre les gens là où ils étaient, ailleurs que dans les dogmes et l'approche morale. Malgré cela, j'ai senti que l'identité presbytérale devenait absolument étouffante pour moi. Je l'ai quittée avec le sentiment d'un appel de la vie pour continuer à grandir ailleurs et autrement. Il me semblait que, pour les gens qui souhaitaient rencontrer un prêtre estampillé catholique, je ne convenais plus.

— Aujourd'hui, qui est Dieu pour vous ?

— Ma voie d'accès depuis toujours à cette question est de répondre que je ne sais pas. Je préfère ôter toutes ces images de Dieu comme une puissance fantasmée ou une force anonyme qui me pousserait dans une sorte de dépassement permanent de mes limites. Ces deux images sont pour moi plombées. Ce qui m'est apparu parfois, fugacement, est la présence de quelqu'un, une singularité porteuse d'une tendresse absolument infinie et sans jugement, toujours fidèle à tous, quoi qu'il advienne. Cet amour inconditionnel ne me demande pas de renoncer à l'être humain que je suis, mais, au contraire, de devenir de plus en plus singulier, de me juger de moins en moins, d'accepter d'être le pauvre type avec mes limites et mes errances. Je vis cette expérience spirituelle comme un appel, une ouverture à plus de liberté, d'humour, de tendresse. Quelque chose de léger, d'assez pétillant et qui vient brièvement m'apaiser. Pas une chose qui fige, rigidifie.

— Vous avez aussi fait des études de théologie, mais vous n'aimez pas les affirmations péremptives...

— Dès que je me trouve dans des cénacles qui "affirment", je me sens mal à l'aise. Que ce soit dans des cénacles chrétiens qui parlent de Dieu comme quelqu'un qu'ils connaissent parfaitement ou dans des cénacles athées qui affirment catégoriquement que Dieu n'existe pas. Je me

sens à l'aise avec des gens qui sont dans le balbutiement à propos de Dieu.

— **On ne peut pas parler du christianisme sans la personne de Jésus, de ce qu'il a dit et fait ?**

— Il reste, pour moi, la personne historique de référence, le maître spirituel, la figure inspirante. Et en même temps, je ne le considère pas comme quelqu'un qui aurait répondu

à tout et qu'il faudrait imiter en tout. Par contre, oui, le dynamisme qui l'a mobilisé m'intéresse ; la tendresse dont il a fait preuve m'inspire ; le mouvement intime qui l'a animé me touche. Mais il est parfois fétichisé. Je ne suis pas amoureux de Jésus,

mais profondément inspiré par l'amour dont il témoigne. C'est différent. J'aime cette façon d'être inclassable et de rencontrer les gens de manière personnelle, profonde, et aussi tout ce qui touche son rapport au vide. Je pense à ce cri : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

— **Vous vous dites croyant agnostique. Vous assumez l'étiquette de chrétien ?**

— Je n'ai pas de problème avec les étiquettes, tant qu'elles n'enferment pas. Je dirais que je suis d'inspiration chrétienne. Je pense à la phrase de l'Évangile : « *À qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.* » Il y a quelque chose de cela en moi, ce qui ne veut pas dire que je veux m'enfermer dans une certitude. Être d'inspiration chrétienne me laisse toute la latitude d'être aussi inspiré par d'autres gens venus d'ailleurs.

— **Il vous semble important de faire partie, d'une manière ou l'autre, d'une communauté spirituelle ?**

— Personnellement, je ne suis plus tellement lié à une communauté chrétienne visible. Je crois néanmoins profondément à la notion de peuple, une notion biblique, ou d'Église au sens de gens qui cherchent à vivre de ce mouvement-là. J'ai plus de mal avec les institutions, même si j'en reconnais et comprends la nécessité pour d'autres. Je reste un être assez sauvage et solitaire. J'ai besoin d'une communauté à distance avec des amis, même éloignés, avec qui je partage des préoccupations et sensibilités communes.

— **Vous êtes marié, père de deux enfants. Que voulez-vous leur transmettre de cet héritage chrétien ?**

— Notre pratique religieuse est quasi nulle parce que nous n'y trouvons plus de nourriture, mais nous parlons de ces questions avec nos enfants. Ce qui nous anime est transmis ainsi, et cela les intéresse. Ils posent des questions, un dialogue se crée, et ils sentent que nous restons animés par cela.

— **Il y a des gens envers qui vous êtes reconnaissants ?**

— Je suis extrêmement reconnaissant envers beaucoup de gens. Cela fait partie des grâces de ma vie. J'ai toujours eu la chance de rencontrer des personnes inspirantes qui ont cru en moi bien plus que je ne croyais en moi, que ce soit dans le milieu punk que j'ai fréquenté jeune, dans l'Église, dans l'enseignement. Dans l'histoire de la grande mystique et de la littérature, j'ai aussi des "amis" qui m'accompagnent, des écrivains, des philosophes. Une

personne comme Thérèse de Lisieux est comme une vieille copine, très loin de l'image mièvre qui en est donnée. C'est une figure que je vois comme celle d'un amour incondicional, mais qui passe par la détresse, et cela me bouleverse encore aujourd'hui. Maître Eckhart, le pasteur Bonhoeffer, Etty Hillesum, Maurice Bellet ou Maurice Zundel m'ont aussi aidé à me structurer. Et puis des tas de gens inconnus m'ont donné le goût de la vie, du mystère, de la philosophie, m'ont révélé à moi-même. Je crois qu'on ne naît pas à la vie tout seul.

— **On ne peut parler de spiritualité sans parler du corps...**

— Le corps, c'est le grand mystère, le grand refoulé de la tradition chrétienne, le lieu qui résiste à tous les grands discours des nobles âmes. Les grandes théories, les grands élans s'arrêtent, Dieu merci, souvent aux pulsions du corps, et il faut en tenir compte.

— **Vous êtes professeur d'anthropologie, de religion et de philosophie dans une école normale. Qu'essayez-vous de transmettre ?**

— J'essaie de rendre audible cette tradition chrétienne qui, pour les étudiants, paraît lointaine ou même absurde. J'essaie de leur donner un certain nombre de clefs pour qu'ils puissent comprendre le sens profond du christianisme de façon critique, intelligente, afin de les aider à penser leur vie de manière plus libre, plus complète. Il y a du boulot parce qu'ils ne savent plus rien de ces traditions-là, par rapport aux générations précédentes. Le christianisme, quoi qu'on en dise par ailleurs, est aussi lié à la subversion. Je dis à mes élèves en riant : vous n'aimez peut-être pas le christianisme parce que, pour vous, c'est de l'ordre ancien. Mais comprenez qu'au départ, il est une manière de contester tous les pouvoirs religieux et politiques de ce temps-là. L'image à méditer est celle d'un homme crucifié par ceux-ci, d'un Dieu proche de tous ceux qui sont à la marge, condamnés, jugés, malgré les affres et les errances de l'histoire du christianisme.

— **Comment appréhendez-vous la vie ?**

— Je ne dirais pas que la vie est belle, mais profondément passionnante. Je ne m'ennuie jamais. Même aux pires moments de mon existence où cela n'a pas été vraiment rose, au cœur de l'adversité, ce qui m'a sauvé, c'est qu'il restait quelque chose en moi du gamin émerveillé qui continue à trouver la vie intéressante et à chercher.

— **Comment vivez-vous la pandémie actuelle ?**

— On est d'abord dans l'inquiétude, bien sûr, pour soi et ses proches, et dans la compassion pour ceux qui sont atteints. Ce qui me frappe, est que, d'habitude, on est souvent débordé. Et maintenant, on a l'opportunité de réfléchir ensemble à ce qui nous étouffe dans cette vie frénétique. On a besoin de lien entre nous, mais aussi avec notre vie intérieure et avec l'imprévisible. On croyait le monde maîtrisable, planifié, mais on va devoir vivre avec cette imprévisibilité, cette conscience de ne pas tout savoir. On se demande ce qui nous arrive et c'est tragique, mais en même temps, on découvre des choses qu'on ne vivait plus. ■



Vincent FLAMAND, *Quand Dieu s'efface...*, Namur, Éditions Fidélité, 2019. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.